

La maison

Il y a deux ans, dit-elle, quand je fus si malade, je remarquai que je faisais toutes les nuits le même rêve. Je me promenais dans la campagne ; j'apercevais de loin une maison blanche, basse et longue, qu'entourait un bosquet de tilleuls. À gauche de la maison, un pré bordé de peupliers rompait agréablement la symétrie du décor, et la cime de ces arbres, que l'on voyait de loin, se balançait au-dessus des tilleuls.

Dans mon rêve, j'étais attirée par cette maison et j'allais vers elle. Une barrière peinte en blanc fermait l'entrée. Ensuite on suivait une allée dont la courbe avait beaucoup de grâce. Cette allée était bordée d'arbres sous lesquels je trouvais les fleurs du printemps : des primevères, des pervenches et des anémones, qui se fanaient dès que je les cueillais. Quand on débouchait de cette allée, on se trouvait à quelques pas de la maison. Devant celle-ci s'étendait une grande pelouse, tondue comme les gazons anglais et presque nue. Seule y courait une bande de fleurs violettes.

La maison, bâtie de pierres blanches, portait un toit d'ardoises. La porte, une porte de chêne clair aux panneaux sculptés, était au sommet d'un petit perron. Je souhaitais visiter cette maison, mais personne ne répondait à mes appels. J'étais profondément déçue, je sonnais, je criais, et enfin je me réveillais.

Tel était mon rêve et il se répéta, pendant de longs mois, avec une précision et une fidélité telles que je finis par penser que j'avais certainement, dans mon enfance, vu ce parc et ce château. Pourtant je ne pouvais, à l'état de veille, en retrouver le souvenir, et cette

recherche devint pour moi une obsession si forte qu'un été, ayant appris à conduire moi-même une petite voiture, je décidai de passer mes vacances sur les routes de France, à la recherche de la maison de mon rêve.

Je ne vous raconterai pas mes voyages. J'explorai la Normandie, la Touraine, le Poitou ; je ne trouvai rien et n'en fus pas très surprise. En octobre je rentrai à Paris et, pendant tout l'hiver, continuai à rêver de la maison blanche. Au printemps dernier, je recommençai mes promenades aux environs de Paris. Un jour, comme je traversais une vallée voisine de L'Isle-Adam, je sentis tout d'un coup un choc agréable, cette émotion curieuse que l'on éprouve lorsqu'on reconnaît, après une longue absence, des personnes ou des lieux que l'on a aimés.

Bien que je ne fusse jamais venue dans cette région, je connaissais parfaitement le paysage qui s'étendait à ma droite. Des cimes de peupliers dominaient une masse de tilleuls. À travers le feuillage encore léger de ceux-ci, on devinait une maison. Alors, je sus que j'avais trouvé le château de mes rêves. Je n'ignorais pas que, cent mètres plus loin, un chemin étroit couperait la route. Le chemin était là. Je le pris. Il me conduisit devant une barrière blanche.

De là partait l'allée que j'avais si souvent suivie. Sous les arbres, j'admirai le tapis aux couleurs douces que formaient les pervenches, les primevères et les anémones. Lorsque je débouchai de la voûte des tilleuls, je vis la pelouse verte et le petit perron, au sommet duquel était la porte de chêne clair. Je sortis de ma voiture, montai rapidement les marches et sonnai.

J'avais grand peur que personne ne répondît, mais, presque tout de suite, un domestique parut. C'était un homme au visage triste, fort vieux et vêtu d'un veston noir. En me voyant, il parut très surpris, et me regarda avec attention, sans parler.

— Je vais, lui dis-je, vous demander une faveur un peu étrange. Je ne connais pas les propriétaires de cette maison, mais je serais heureuse s'ils pouvaient m'autoriser à la visiter.

— Le château est à louer, madame, dit-il comme à regret, et je suis ici pour le faire visiter.

— À louer ? dis-je. Quelle chance inespérée !... Comment les propriétaires eux-mêmes n'habitent-ils pas une maison si belle ?

— Les propriétaires l'habitaient, madame. Ils l'ont quittée depuis que la maison est hantée.

— Hantée ? dis-je. Voilà qui ne m'arrêtera guère. Je ne savais pas que, dans les provinces françaises, on croyait encore aux revenants...

— Je n'y croirais pas, madame, dit-il sérieusement, si je n'avais moi-même si souvent rencontré dans le parc, la nuit, le fantôme qui a mis mes maîtres en fuite.

— Quelle histoire ! dis-je en essayant de sourire.

— Une histoire, dit le vieillard d'un air de reproche, dont vous au moins, madame, ne devriez pas rire, puisque ce fantôme, c'était vous.

André MAUROIS, « La maison », *Toujours l'inattendu arrive*, New York, Éditions de la maison française, 1943, p. 79-82.